

3ème PRIX HENRI THOMAS DE LA NOUVELLE LITTERAIRE

ANNEE 1997

Lors des délibérations, le jury a attribué les prix suivants :

Prix Henri Thomas décerné à :

Jean-Paul DIDIERLAURENT (La Bresse) pour « Le Jardin des Etoiles »

Prix Spécial du Jury décerné à :

Jean-Paul DIDIERLAURENT (La Bresse) pour « Procession »

Deux mentions spéciales du jury décernées à :

1. « Le mouroir » par Bernard DURAIN (Remomeix)
2. « Exotisme à bout portant » par Claude AVRY (Saint-Dié-des-Vosges)

Prix Henri Thomas 1997 décerné à :
Jean-Paul DIDIERLAURENT (La Bresse) pour

LE JARDIN DES ETOILES

Immobile au creux de la nuit, Petit Pierre pleurait sans bruit, en longues apnées de chagrin. De grosses larmes chaudes inondaient ses joues. Sur l'étagère, les peluches le fixaient de leurs yeux morts et vitrifiés. Sur le pupitre d'écolier, parmi le fatras de livres et de crayons de couleur, gisaient les vestiges d'une page de journal. Une photo manquait. La photo, la preuve... Les petites mains avides avaient découpé la grande page pour en extraire l'image grise. L'enfant plongeait à présent son regard dans l'icône de papier punaisée plein centre sur le mur au-dessus du petit lit.

Cela faisait maintenant deux semaines que son père était monté au ciel. Comme tous les jours, il était parti au travail sur son grand vélo bleu. Un dernier sourire, un ultime clin d'oeil d'un père à son fils. La bicyclette gisait à présent dans la grange, le guidon tout tordu, le cadre plié en son centre, les câbles de freins arrachés et pendouillant tels deux antennes inertes. Un gros insecte écrabouillé sous les pieds d'un géant. Dans la brume de son ivresse, le chauffeur du camion n'avait rien vu. A peine avait-il senti un léger soubresaut, un tressaillement infime dans le volant. Les jours suivants, une grande agitation avait envahi la maison. Une nuée de personnages sombres virevoltaient autour de sa mère dans un brouhaha continu de chuchotements feutrés. Les regards qu'il y croisait étaient chargés de gêne et de gravité.

La canicule de mois de juillet 1969 s'arrêtait aux portes de la maison. La chape de tristesse qui s'était abattue en ses murs y emprisonnait un air froid où toute chaleur se trouvait bannie et malvenue. Dans l'église immense et fraîche, Petit Pierre était resté sourd aux reniflements sonores environnants et avait admiré les beaux vitraux multicolores. Le soleil les transperçait de ses rayons et éclaboussait le chœur de merveilleuses lumières. Les draperies rouges et ors, l'argenterie précieuse des ciboires dorés, les longs cierges aux candélabres finement ciselés, le crucifix de plâtre, tout baignait dans un brouillard mordoré où scintillait une myriade de petits soleils. La voix triste et las du vieux curé résonnait comme dans un rêve. A la fin de l'office, la foule s'ébranla en une longue file afin de rendre un dernier hommage au défunt. Une immense chenille noire et silencieuse, un mille-pattes éploré qui serpentait sur le dallage de grès rose dans un raclement ininterrompu de chaussures cirées de frais. L'odeur âcre de l'encens tournait la tête de Petit Pierre. Des fragrances d'eaux de toilette bon marché s'y mêlaient, lourdes et sucrées. Il s'extasia devant le vol des gouttelettes qui jaillissaient du goupillon, des gouttes qui s'écrasaient sur le bois vernissé du cercueil dans un bruit mat. Au cimetière, il avait regardé descendre la lourde caisse dans le rectangle sombre découpé dans la terre. les premières pelletées avaient claqué sur le cercueil comme une porte que l'on

ferme. Sur les allées de gravier, les pierres tombales étiraient leurs ombres grises et anguleuses.

Il avait pris conscience de l'absence de son père les jours suivants. La toile cirée de la table de cuisine ne recevait plus que deux couverts. L'espace dévolu à son père restait immanquablement vide et la chaise ne grinçait plus sous son poids.

Un grand désespoir grignotait lentement le cœur de l'enfant. Elles lui manquaient ces mains calleuses qui lui couraient dans le cou, le tordant de rire sous les frissons du plaisir.

Disparus les genoux sur lesquels il juchait son petit corps. Evaporées ces effluves de sueur salée mêlées à l'odeur douce et chaude des copeaux de sapins, qui émanait des vêtements de son père : des relents de travail, des senteurs de scierie. Le rituel du verre de vin ne rythmait plus les repas. Parfois, son père trempait dans le liquide vermillon et lui tendait la mie gorgée de rouge, les yeux fendus de malice. Ses siestes d'un quart d'heure n'accompagnaient plus la corvée de vaisselle. Quinze minutes de ronflements lourds et profonds qui faisaient vibrer toute la maisonnée et pendant lesquels sa mère et lui riaient, heureux. Les grandes balades en forêt où son père n'avait pas son pareil pour lui tailler de belles branches de noisetier rectilignes. Tout en marchant, il lui récitait la litanie des essences de bois. Sa voix le berçait sous la douce musique des noms d'arbres, hêtres, bouleaux, chênes, érables, sapins, épicéas,... Souvent, l'enfant s'amusait à poser ses petits pieds dans les traces de pas de son géant de père aux godillots de sept lieues. Le soir, les séances de lecture du journal étaient ponctuées de ses commentaires amusés. A présent, le quotidien reste recroquevillé dans son ruban de papier. Il n'y a plus personne pour en tourner les grandes pages. Jusqu'à hier, où le regard de l'enfant est tombé sur la photo. Sa respiration était suspendue. Les grosses lettres noires dansaient devant ses yeux « ON A MARCHE SUR LA LUNE ». La photo montrait l'empreinte d'un pas imprimée sur la poussière grise de l'astre. Le dessin de semelle est aussi net que dans ses souvenirs.

C'est celui des godillots, avec leurs épaisses semelles de caoutchouc, striées de profonds crans horizontaux qui courent du talon à la pointe de la chaussure. La lumière a tout à coup inondé son esprit.

Son père voyage tout là-haut dans le ciel. Avec ses gros souliers marrons il va de planète en planète, d'astre en astre. A peine posé, déjà reparti, bondissant, vers une nouvelle lune, un nouveau soleil. Un jour, bientôt, il repassera ici, ébouriffera ses cheveux et l'emmènera visiter le jardin des étoiles.

Il est minuit, Petit Pierre attend? Du haut de ses six ans, à travers le carreau, il sourit à la lune....

Prix Spécial du Jury 1997 décerné à :
Jean-Paul DIDIERLAURENT (La Bresse) pour :

"Procession"

La date cerclée de rouge sur le calendrier mural tremblote sous la lueur vacillante de la bougie. Jeudi 20 Mars, premier jour du printemps. Une quinte de toux bloque le rire qui monte en moi et ma bouche exhale par saccades une buée tiède. L'air vicié et saturé d'humidité du rez-de-chaussée m'a refoulé vers la chambre du grenier. Le miroir en face de moi reflète l'image d'un animal aux abois. Une chevelure hirsute et poisseuse, le menton persillé d'une barbe sale, un nez rougi rempli de morve. Même l'étincelle de panique qui luit au fond des yeux rappelle le regard d'un rat pris au piège. Je viens de passer une heure à dégager une dernière fois la fenêtre de toit. Une heure éreintante de coups de griffes désespérés à gratter pour repousser l'envahisseur et libérer la sortie de ce terrier qu'est devenue la maison. La colonne de lumière qui descend dans l'air épais dessine un carré blanc sur le vieux parquet. Les doigts engourdis, gonflés et violets, dépassent des mitaines de laine. Je griffonne un dernier mot. Le stylo trébuche sur la page vide, noircissant d'arabesques malhabiles le papier humide.

Tout a commencé il y a deux mois. Soixante trois jours exactement. Le dix-sept janvier, jour de la procession.... Une journée lumineuse et froide, un disque blanc dans un ciel azur, un ciel stérile qui n'accordait plus ses faveurs à la vallée depuis trois hivers consécutifs. Le thermomètre affichait huit degrés sous zéro et un anticyclone indétrônable cantonnait le mercure au pied des graduations.

Pas le moindre cristal blanc, ni même les gouttes froides et épaisses d'une pluie annonciatrice de giboulées à venir. Une véritable catastrophe économique pour un village qui n'avait cessé au cours de la dernière décennie de tout miser sur le tourisme blanc. Oubliés les métiers à tisser d'une industrie textile moribonde, enterrées les balles de coton, place à l'or blanc. La forêt s'était déchirée en longs couloirs imberbes où s'érigèrent les pylônes verdâtres des nouvelles remontées mécaniques. Les vieilles citées ouvrières, tristes et insalubres, étaient revêtues de neuf, parcellées en studios lambrissés, accueillants et chaleureux. Les commerces qui périclitaient plus bas dans la vallée étaient devenus florissants. Le village s'engraissa au fil des gros hivers, jackpot sur jackpot. Un eldorado pour citadins en mal de nature. Toutes les mises empilées sur le blanc, joue, perd ou gagne.

Mais depuis trois saisons, la roulette désignait le noir. Des hivers leucémiques qui plongèrent le village dans l'anémie. La lente agonie d'un gros animal frappé d'un mal mystérieux. Lors du dernier conseil municipal, l'idée d'organiser une procession fut accueillie comme une boutade de mauvais goût. Puis, au fil des jours, l'idée s'enfla de l'espoir de toute une population avide de miracle. Et ce dix-sept janvier au petit matin, les

élus et tous les notables du village, curé en tête, escortés d'enfants de chœur portant haut le blason vert et or de la commune s'étaient lancés dans l'ascension du Sacré Cœur, scandant le Notre Père, rythmant leur marche par des alléluias tonitruants.

Une drôle de foule bigarrée, mi grave, mi crédule, intimidée par cette ferveur toute neuve envers des idoles depuis longtemps oubliées, s'était mise à psalmodier une même supplique naïve et gémissante : "Que la neige soit avec nous, que son règne vienne."

Le soir même, le ciel se chargeait de lourds nuages noirs et un coup de tonnerre unique libérait les premiers flocons. Une neige étrange, froide et poussiéreuse. Hypnotisés, nous passâmes les premières heures de la nuit à admirer d'une joie enfantine les cristaux argentés virevoltant dans le halo des lampadaires. Au petit matin, quarante centimètres de neige poudreuse recouvraient tout le village. Les chasse-neige semblaient voler sur la route, soulevant sur leur passage de grandes gerbes neigeuses qui se teintaient d'orange sous la lueur des gyrophares. Le ballet des mastodontes d'acier s'interrompait à heures fixes pour gaver de gasoil les réservoirs gourmands. Au cinquième jour, les turbines entrèrent à leur tour en action, taillant à vif dans les talus blancs des murs artificiels. La tempête, blessée dans sa chair, redoublait de violence, noyant sous ses cristaux le travail des hommes.

L'euphorie des premiers jours laissa la place à l'inquiétude lorsque décision fut prise de fermer les cols d'accès au village. Au dixième jour de tempête, la hauteur de neige atteignait trois mètres. La pénurie de carburant contraignit les responsables du déneigement à limiter le déblaiement des voies au seul centre du village. Au vingtième jour, tout le premier étage de la maison était noyé dans cette blancheur surnaturelle. Les lignes téléphoniques coupèrent ce jour là. Une chape ouatée étouffait peu à peu la vallée. Les lignes électriques fonctionnèrent deux journées supplémentaires. L'isolement devint alors total. La télé se fit muette, la chaudière devint froide, l'éclairage limité aux seules bougies. Paralysés, aveugles et sourds, dans un silence pesant qui rendait nerveux les plus calmes, muets les plus bavards, tous prisonniers d'une camisole immaculée.

A présent, les fenêtres du haut sont elles aussi condamnées. J'étouffe dans l'humidité omniprésente et j'ingurgite une dernière barre chocolatée. Emmitoufflé dans plusieurs couches de vêtements, tel un vieux matou qui sort par sa chatière, je me hisse sur le toit. Les maisons semblent s'être volatilisées. La rue s'est transformée en un vaste champ de neige poudreuse, hérissé de tumulus pointus sous lesquels gisent les faîtes des toitures. La tempête, imperturbable, poursuit son œuvre. Çà et là, des cheminées à demi immergées crachent une fumée épaisse et grise. Effacés le rouge des tuiles, le noir de l'asphalte, le vert des pelouses gorgées d'engrais. Etouffés les rires cristallins des enfants, le jappement rauque des chiens. Toute une civilisation noyée sous les cristaux.

Je m'apprête à fouler l'univers monochrome et silencieux d'une planète morte. Dans une ultime procession où je serai à la fois curé, enfant de chœur, notable et citoyen. Sans encensoir, ni oriflammes, avec pour unique relique le petit crucifix doré niché au creux de ma main. Il me faudra marcher vite, avant que la folie ne me rattrape.

Mention spéciale du jury décernée à :
Bernard DURAIN (Remomeix) pour

"Le mouvoir"

Un parc, une allée, une maison. Elles sont là, toutes les deux, face à la solution....

"Petite grand-mère, nous t'aimons tous beaucoup, mais s'occuper de toi devient très difficile. Tu connais Madame Dumas, tu sais, elle était venue à notre mariage ; c'est la nièce de Jean-Paul. Et bien c'est elle qui travaille à l'accueil. C'est bien de connaître quelqu'un à l'hôpital. Tous les papiers sont prêts, il nous faut juste le numéro de ta chambre."

Ascenseur B, escalier 3, chambre 354.

"Nous y sommes. Oui, c'est bien ici. Madame Lechamps ? Il faudra penser à changer ce nom."

Etonnement.

"Elle est jolie ta chambre ! De la tapisserie rose, c'est jeune. Une grande baie vitrée.... Oh ! En se penchant on devine presque ta maison !

Allez ! Découvrons ton domaine.

Il y a la télévision, ça t'occupera pendant la journée. Regarde cette belle petite penderie à porte coulissante pour ranger ta robe du dimanche. Hé bien, nous allons commencer à vider les valises et à mettre tout cela en ordre.

Tu vois ce panneau au mur, c'est pour coller les photos de tes petits-enfants. C'est bien aussi pour les cartes postales. Quel luxe !

Tu vas être heureuse ici, au calme, toi qui as toujours été si active.

Voilà un fauteuil, une petite table en demi-lune, et là, un papier... Ah ! C'est le menu de la semaine. Comme au restaurant !

Finis la corvée de repas pour tes enfants. Il faut reconnaître qu'au moment des fêtes, cela devenait très astreignant.

Mais ce n'est pas vrai : un téléphone sans fil ! Tu pourras nous appeler du balcon.

Tu sais, l'hospice organise même des spectacles ; tu vas faire la fête ! Il y a un atelier photo, broderie, des jeux : loto, scrabble, bridge, des passe-temps, quoi. Tu auras la visite d'associations en tout genre, et même celle du maire.

Tes petits-enfants viendront souvent, quand ils pourront ; enfin tu sais, les jeunes maintenant... Cela fait quinze jours que je n'ai quasiment pas vu Johan : entre son scooter, son foot et ses copains, il trouve toujours une bonne excuse.

A Noël, il y a un grand sapin dans la salle des repas. D'ailleurs c'est Pierrot, qui travaille à la ville, qui le monte depuis des années. Et je sais qu'une année, ils ont réussi à faire venir chanter Jacques Lantier, tu l'aimes bien, je crois. Remarque, avec la pension qu'ils

demandent ici, ils peuvent bien faire ça ! Pour toi ce ne sera pas un problème d'aller assister à tout cela puisque tu peux encore marcher.

La grande salle est toujours décorée de fleurs artificielles. Je tiens cela du fleuriste du coin. Ils ont bien raison, c'est plus gai : la couleur change tout.

Voilà. Tout est rangé. Heureusement que tu n'as pas pris d'affaires inutiles.

Viens. Admire ce parc. Joli ! D'ailleurs, la ville en est très fière. Si tu veux t'y promener, attention : plus d'escaliers. L'ascenseur s'il vous plaît ! Mais surtout, note bien ton étage et le numéro de ta chambre.

Le dimanche matin, c'est au choix : messe à la télévision ou à la chapelle. Maintenant, la télé c'est mieux de ton lit. D'ailleurs la chapelle va bientôt être démolie pour prolonger le funérarium. Je l'ai lu dans le journal. L'aumônier. n'est pas très heureux. Mais entre le maire, l'aumônier et le directeur, c'est certainement une question d'argent ou de politique."

Elles quittent la baie vitrée et s'assoient toutes deux au bord du lit. La fille met la main de sa mère dans la sienne, dans un élan de tendresse.

"Toi qui es si solitaire, surtout depuis la mort de Papa, ici, tu es tranquille. Dans la chambre de droite, la dame reste allongée toute la journée. La chambre de gauche est vide depuis hier."

Et d'un air chagriné :

"A quatre-vingt-trois ans, c'était prévisible. Enfin, tu seras peut-être amie avec la nouvelle.

Tu seras vraiment comme chez toi. Si tu as un problème, tu sonnes. Les infirmières sont payées pour ça. Maintenant tu vas bien, mais plus tard il vaut mieux être entourée.

Quelle chance tu as que nous t'ayons trouvé cette chambre ! Les places sont rares. Heureusement, enfin si on peut dire, que j'ai su que l'ancienne occupante était à la morgue, sinon... Mais comme on dit : le malheur des uns... tu connais la suite. Et d'ailleurs, on ne dit plus "morgue" mais "salon d'exposition". Tu t'imagines que j'ai bu un café dans cet endroit, pour l'enterrement du fils de l'épicière. En allant jeter de l'eau bénite, j'ai vu qu'il y avait un distributeur de boissons, un téléphone, des toilettes, je pense qu'il y a quelques années, on vous gardait "en exposition" à la maison... Quel souci en moins."

Elle se lève, et, à nouveau devant la fenêtre, elle regarde dans le vague, un peu gênée.

"J'ai une bonne nouvelle pour toi Maman, ta retraite couvre pratiquement les frais de pension. Comme ça tu seras fière de ne pas dépendre de nous. En plus, avec les études des gosses..."

Elle se retourne et reprend la main de sa mère.

"J'oubliais un détail : ta petite cigarette après le repas du dimanche, fini : c'est défendu. Ou alors, il faudra que tu te caches. Mais je te connais bien Maman, et je sais que tu nous feras honneur ; pas comme ces petites vieilles gâtées qui font des caprices d'enfants. Toi, tu es différente. Tu nous as quand même élevés ; un fils contremaître chez Nestlé, l'autre instituteur, et mon mari est tout de même boucher à son compte !"

Elle s'assoit dans l'unique fauteuil et regarde sa montre.

"J'ai promis à Marie-Caroline d'être à la sortie de l'école. Au fait, sais-tu que ce sont les enfants qui sont le plus étonnés que tu quittes ta maison ? Un enfant, c'est un peu ingrat. L'un

dit : "Grand-mère n'aimera pas ce luxe", l'autre : "Mémère se débrouillait bien toute seule."
ou alors "plus de bons gâteaux au chocolat ?", enfin, des bêtises.. Pour eux, tu devrais être éternelle."

Elle allume une cigarette. Après une bouffée tirée avec soulagement, elle poursuit :
"Pour ta maison, ne t'inquiète pas : Jeannot et moi, nous continuerons d'y amener les enfants comme avant. Seulement, toi, ici, tu n'auras plus à supporter leur chahut et leurs cris pendant les vacances. C'est un peu pour eux que nous la garderons. Mais après, nous la vendrons sûrement. Malheureusement, d'après un copain de Jeannot, tu sais, le maçon, nous ne pourrions jamais assumer les frais de toutes les réparations. Et puis il est vrai qu'un petit studio en ville, c'est plus facile à louer."

Elle se lève, écrase rapidement sa cigarette, et, précipitamment "Bon, je parle, je parle."

Puis, se ravisant, plus doucement :
"Je vais te laisser, ma petite Maman. Angélique doit passer à la maison. Elle a des problèmes avec son mari ; tu sais ce que c'est, il paraît qu'il a une maîtresse, et c'est dans ces cas là qu'on reconnaît ses amis."

Elle regarde sa montre.
"J'ai juste le temps d'y être.
J'oubliais, je prends les valises : tu n'en auras plus besoin."

Elle la prend dans ses bras.
"Je t'embrasse.
Tu me feras signe par la fenêtre, comme quand j'étais petite ?
Bisous."

Elle s'approche de la porte.
"Je reviendrai demain. Au pire après-demain.
Repose-toi."

Mention spéciale du jury décernée à :

« Exotisme à bout portant » par Claude AVRY (Saint-Dié-des-Vosges)

"Exotisme à bout portant"

Ahmed se prenait la tête de plus en plus souvent ; cela faisait maintenant deux ans qu'il était sans travail, depuis que l'unique usine du coin avait fermé ses portes, déversant sa dernière charretée de chômeurs devant celles de l'ANPE qui ouvrait tout juste les siennes sur des bureaux flambants neufs.

Et du travail, Ahmed il en cherchait. Ça, il pouvait le jurer. D'ailleurs dans le village personne n'aurait dit d'Ahmed que c'était un fainéant ; la population de plus en plus vieillissante ne manquait jamais de faire appel à lui pour des petits boulots par ci, des plus gros par là, et il ne manquait jamais d'y répondre, toujours de bon cœur.

Pourtant, depuis quelques temps, Ahmed avait l'impression qu'on l'écoutait de moins en moins quand il évoquait ses recherches d'emplois. Au seul bar-tabac-journaux du coin ouvert toute l'année, il rencontrait tous les jours des infortunés comme lui : des plus vieux, des plus jeunes, des entre-deux-âges qui finissaient par considérer ce nouveau fléau comme une fatalité qui finirait par se résoudre d'elle même. Car ici, comme partout, des fléaux, on en avait connus, des épidémies, des invasions, des guerres, des occupations, et puis tout ça avait trouvé une fin... Alors, le chômage, après tout, c'était un mal comme un autre. Et puis un jour cette phrase lui était tombée dans l'oreille à Ahmed.

"Déjà que les Français ne trouvent pas de travail... alors les autres."

Il n'y avait pas prêté attention au début, car lui, Français, il l'était : ses parents étaient Français, et même son grand-père paternel qui avait suivi en France son patron, un restaurateur qui avait choisi de finir ses jours dans son village natal s'était fait naturaliser Français. Alors, c'est pour vous dire....

Cependant, il avait l'impression que les gens étaient moins chaleureux avec lui. "C'est la déprime, se disait-il, ça me prend la tête".

Il partait faire un tour.

Et c'est au cours d'une de ces ballades qu'il avait fait la connaissance de Rouffi, lorsqu'un de ces cirques sans nom avait fait halte deux jours dans ce village un peu touristique où le manque de distractions nocturnes laissent espérer le remplissage des premiers gradins. Rouffi appartenait à cette génération de chameaux qui n'avait connu comme unique décor que les terrains vagues de France, et qui traînait inlassablement son ennui et son dédain en même temps qu'une immense carcasse qui se décharnait d'année en année.

Ahmed avait alors appris que la fin de Rouffi était proche, le propriétaire du cirque ayant constaté que le rapport rendement-coût de la bête occupait désormais un poste négatif dans sa comptabilité.

Rouffi finirait sa saison d'été, puis il irait rejoindre le cimetière des chameaux...

Depuis ce jour, Ahmed ne cessait d'y penser ; c'était pas juste. Ainsi, quand on ne servait plus à rien, on se débarrassait de vous ; et lui, qui se sentait devenir chaque jour de moins en moins utile, qu'est-ce qu'on ferait de lui ?

Il lui fallait à tout prix trouver une solution. Et il se mit à réfléchir Ahmed, comme il n'avait jamais encore réfléchi, même ses copains le trouvait changé ; des fois, quand on lui parlait il n'entendait même pas ce qu'on lui disait : il réfléchissait.

Déjà l'été s'estompait, la chaleur se faisait plus modeste, le bleu du ciel moins arrogant. La bourgade voisine, fleuron touristique qui n'échappait à la perspicacité d'aucun guide continuait à déverser son surplus de visiteurs dans les hôtels du village, mais le flux s'amenuisait de jour en jour. Bientôt on se contenterait de voir défiler, non sans une pointe de jalousie, le cortège de véhicules de tous genres qui se rendrait chez les gens d'à côté, comme on les appelait ici.

Car c'était ça le problème du village, il n'avait rien de spécial ; il n'avait pas ce petit plus qui vous fait une renommée, tremplin indispensable vers la célébrité.

Alors, Ahmed eut une idée ; il ne dit rien à personne, mais ça, il pouvait le jurer, on verrait ce qu'on verrait.

Il conclut un accord avec le propriétaire du cirque qui, trop heureux de se débarrasser d'un chameau usagé à si bon compte, se proposa d'effectuer la livraison à domicile. Durant les quelques jours qui précédèrent l'événement Ahmed ne tenait plus en place ; tout le monde s'étonna de son agitation, mais personne ne lui tira les vers du nez.

Ce fut la stupéfaction quand, sur la place du village l'animal descendit du camion de sa démarche à la fois majestueuse et nonchalante.

Il jaugea d'un œil indifférent l'attroupement qui grossissait à vue d'œil.

Sous les quolibets Ahmed saisit les rênes de l'animal et sans un mot s'éloigna avec son compagnon du pas tranquille du chamelier qu'il avait acquis instinctivement. Les jours suivants, Ahmed ne se montra pas. Il constata avec un certain plaisir une fréquentation inhabituelle aux abords de sa maison, chacun ayant brusquement à faire dans les parages. Quant à Rouffi, indifférent à la curiosité qu'il suscitait, couché comme à l'habitude sur un terrain moitié herbe, moitié caillasse, il se contentait de ruminer, les yeux fixés sur la ligne d'horizon. Au café du village qui ne désemplissait plus, à la satisfaction de son tenancier, les langues allaient bon train ; il y a même les gens d'à côté qui commençaient à se déplacer. "Quand est-ce que tu rebaptises ton bled Sahara-City ?", ironisait-on de toute part. Au bout de quelques jours, la population si blasée face aux cataclysmes en tous genres, fut en proie à toutes les émotions que véhicule généralement la nouveauté : ils connurent la méfiance, la désapprobation, la peur.

Une délégation rendit visite au maire "Ça ne peut plus durer comme ça ; il faut faire quelque chose." Et d'invoquer l'insécurité, pensez, une bête comme ça, on ne sait pas comment ça peut réagir. L'insalubrité, on ne sait pas où elle a été traînée. Et puis le ridicule, on a l'air de quoi, nous, avec un chameau, dans un cirque, d'accord, mais en liberté, il n'a qu'à retourner dans son pays!

Face au mécontentement grandissant de ses administrés, le premier magistrat de la commune se décida à affronter Ahmed.

Celui-ci l'accueillit visiblement épanoui.

"- Dis-donc, Ahmed, qu'est-ce que tu comptes en faire de ta bestiole ? Tu sais, ça ne plaît pas beaucoup au village.

- Pourquoi, c'est interdit d'avoir un chameau ?

- Interdit, non, mais ça ne colle pas avec l'environnement.

- Et moi, moi je colle avec l'environnement ? Parce que Rouffi et moi on est du même pays, alors s'il ne colle pas, moi je ne colle pas non plus.

- Te fâches pas, Ahmed, faut les comprendre, ils n'ont encore jamais vu ça."

L'entretien prit fin sans que le maire en apprit davantage sur les intentions d'Ahmed. L'automne s'était installé, le vignoble s'était peu à peu mûri, offrant en hommage sa flamboyance au soleil couchant. C'est alors que dans une même mouvance on vit onduler au milieu des vignes la silhouette de Rouffi, rehaussée de celle de son inséparable compagnon. Le manège dura plusieurs jours. On aperçut alors une, puis plusieurs voitures s'arrêter devant ce spectacle inattendu, puis ce fut au tour des cars. Les passagers se précipitaient munis de leurs appareils photos. On se bouscula pour faire un tour à dos de chameau. Ça c'était pas banal ! On allait pouvoir en raconter aux copains, photos à l'appui.

Le maire qui avait le sens des affaires comprit très vite l'intention d'Ahmed : c'était le moyen de rendre le village célèbre, on ferait le détour pour contempler ce spectacle insolite. Pourquoi ne pas se procurer quelques bêtes supplémentaires pour constituer une caravane. Lorsqu'au conseil municipal, il fit part de ses intentions, il y eut des réactions plus que virulentes.

Des chameaux au milieu des vignes, on allait passer pour des fous ! Et puis notre civilisation dans tout ça, qu'est-ce qu'on en fait ?

Mais face à une contrepartie d'espèces sonnantes et trébuchantes qui ne manqueraient pas d'affluer, certains commencèrent à s'amadouer.

"- Il faut reconnaître que ce n'est pas polluant et puis l'investissement est faible. Et le village aurait sa spécificité pour le moins spécifique".

Le maire convoqua Ahmed.

" - Je crois que tu as gagné, la commune t'embauche comme conducteur de chameaux."

Ahmed parut contrarié.

"- T'es pas d'accord Ahmed ?

- Si, chef, mais chez nous on appelle ça un chamelier.

- Va pour chamelier."

Ainsi naquit en notre terre de France une nouvelle profession qui, si l'on en croit la petite histoire, n'a pas fini de faire des adeptes.